Resp 35341-316

ŒUVRES

DU POÈTE PATOIS RÉMY MATOSSI

(PREMIÈRE PARTIE DU XIXe SIÈCLE)

RÉÉDITÉES

AVEC UNE NOTICE SUR L'AUTEUR

PAR F. PASQUIER

SECRÉTAIRE DE LA SOCIÉTÉ ARIÉGEOISE DES SCIENCES, LETTRES ET ARTS

Extrait du *Bulletin périodique de la Société Ariégeoise des Sciences, Lettres et Arts*

FOIX

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE GADRAT AINÉ

1890

ŒUVRES

DU POÈTE PATOIS RÉMY MATOSSI

(Première partie du XIXe siècle)

NOTICE SUR L'AUTEUR

Les lecteurs du Bulletin de notre Société et bon nombre d'Ariégeois ont accueilli avec faveur la publication des œuvres patoises du poète Fuxéen François Tribolet. Ce succès a mis en éveil les amateurs de nos vieilles traditions et de notre idiome ; ils ont cherché si, dans notre pays, la Muse populaire n'avait pas inspiré d'autres poètes et s'il ne serait pas possible de découvrir des œuvres écrites en patois, dignes d'intérêt et méritant les honneurs de l'impression, ou d'une nouvelle publication, dans le cas où, déjà éditées, elles seraient rarissimes.

Tribolet a fait tort aux Fuxéens de son temps, qui ont essayé de marcher sur ses traces ; lui seul est resté populaire. On est porté à lui attribuer la paternité d'œuvres auxquelles il est resté étranger. Ainsi, en 1873, M. Emile Darnaud (1) reproduisit dans les colonnes de l'*Ariégeois* une satire pleine de verve, intitulée : *Les Politiqurs à Fouix* et n'hésita pas à en faire honneur à Tribolet. Ce n'est pourtant ni le style, ni le genre du joyeux compère, qui n'a jamais eu d'aussi hautes visées. Boileau, dont le nom seul devait inspirer de l'horreur à cet ami de la dive bouteille, n'a jamais été son modèle ; à la satire il préférait la chanson, la parodie, le poème burlesque.

C'est pour un autre qu'il convient de revendiquer la satire en question et les autres œuvres que la maison Pomiès a éditées vers 1832. A Foix, on est d'accord pour reconnaître comme l'auteur de ces pièces, Rémy Matossi (2), qui vivait dans la première partie de notre siècle. Les

(1) *Ariégeois*, Février 1873.

(2) On écrit aussi ce nom avec un *y* à la fin, *Matossy*.

recherches, que nous avons faites pour reconstituer sa biographie, n'ont donné qu'un résultat incomplet. D'après une tradition, que rien ne confirme, il appartiendrait à une famille d'origine suisse ; il serait né dans le département du Gers où son père était établi. Pour quel motif et à quelle époque Rémy Matossi vint-il dans l'Ariège ? Nous l'ignorons. Toujours est-il qu'il épousa une femme du Mas-d'Azil et qu'il ouvrit à Saint-Girons une boutique de pâtisserie. Vers 1820, il transporta son commerce à Foix. Ne trouvant pas dans la vente des gâteaux les ressources nécessaires à l'entretien d'une famille assez nombreuse, il se fit successivement restaurateur et cafetier. Vers 1835, il éteignit ses fourneaux, dit adieu aux Muses, remercia sa clientèle qui devenait de plus en plus rare, et se retira au Mas-d'Azil où il mourut, paraît-il, au bout de quelque temps.

Matossi, comme Tribolet, avait fait ses classes et se préparait à une carrière libérale. La destinée en décida autrement, et l'infortuné Rémy, au lieu d'endosser la robe d'avocat, fut, un beau matin, obligé de revêtir la veste blanche de mitron. Comme Tribolet, il resta fidèle au culte des lettres et demanda à la Muse la consolation des mécomptes professionnels.

Si on relève des points de ressemblance dans la vie des deux poètes, on ne peut les comparer sous le rapport du talent et pour le genre de leurs productions. Nous n'avons pas à revenir sur Tribolet, dont nous avons eu à nous occuper en publiant ses poésies (1). L'œuvre de Matossi, du moins celle sauvée de l'oubli, est peu considérable ; deux satires et un hymne, voilà le bagage qui nous est parvenu ; et, si on ne prenait soin de rééditer la brochure publiée (2) par la maison Pomiès, il resterait à peine dans quelque temps le souvenir d'un homme qui, concurremment avec Tribolet, a charmé nos grand'pères (3).

La satire, composée en 1823 contre les politiqueurs de Foix, est un petit chef-d'œuvre de verve, d'à-propos, d'esprit, de pittoresque, elle offre un tableau animé et toujours vrai de notre petite ville. Allez sur Villote, le soir d'un beau jour, et vous verrez s'il n'y a pas encore des groupes d'oisifs, se promenant, *las mas darre le quiul e le nas al bent,* toujours avides de gober la première nouvelle venue, et toujours prêts à réformer l'Etat. Matossi a eu le talent de fixer les types divers

(1) *Œuvres patoises du poète Fuxéen Tribolet, 1768-1844*, précédées d'une étude sur la vie et les poésies de cet auteur. (*Bulletin de la Société Ariégeoise,* 3e volume, n° 1, Mars 1889. — Brochure en tirage à part, Pomiès 1889).

(2) *Satiros et Cansous d'un habitant de Fouix,* à Fouix, de l'imprimario de Jean Pomiès aîné (sans nom d'auteur et sans date), brochure in-12, 24 pages.

(3) Malgré des recherches minutieuses, nous avons constaté à peine l'existence d'une demi-douzaine d'exemplaires de cette brochure.

des badauds Fuxéens. Notre poète ne s'indigne pas outre mesure contre les oisifs, *les badaires*, qui s'occupent des affaires d'autrui, quand ils ignorent ce qui se passe chez eux. Il rencontre un ridicule, le saisit, fait rire doucement aux dépens de ses victimes, et termine en recommandant aux gens de se mêler de ce qui les regarde.

La satire contre les journalistes, quoique renfermant des passages pleins de bon sens et relevés par une pointe de verve humoristique, est bien inférieure à celle contre les politiqueurs. Elle n'offre pas au lecteur un sujet tiré de la vie Fuxéenne ; le poète a eu de plus hautes visées, il a voulu faire un travail d'une portée plus générale ; peut-être avait-il l'intention de montrer que, sous sa plume, le patois était apte à rendre les pensées les plus élevées. Convenons que les lieux communs, abordés par le poète, rendent l'intérêt moins vif ; à mesure que le tableau s'agrandit, le dessin devient moins net, le ton des couleurs s'affaiblit, le style languit.

Quant à l'hymne dédié à la mémoire de Napoléon, si nous le citons, ce n'est pas pour montrer la souplesse et la variété du talent déployé par Matossi, qui du genre satirique a essayé de prendre son essor jusqu'à l'ode. L'inspiration est médiocre ; les vers coulent parfois avec quelque difficulté ; les images, les comparaisons ne compensent pas la faiblesse du style, que la rime empêche de faire trop ressembler à la prose. Donnant l'œuvre, déjà restreinte, de Matossi, nous n'avons pas cru devoir en retrancher cet hymne. L'auteur était sans doute Bonapartiste comme beaucoup d'hommes de son époque, qui, hostiles à la branche aînée des Bourbons, unissaient l'amour de la liberté au culte de Napoléon.

Dans les satires, le style de Matossi est facile, élégant. Des vers, frappés à la manière de proverbes, ou se présentant sous des formes vives et imagées, rompent la monotonie et charment le lecteur. Le Français est parfois trop visible et se trahit sous les terminaisons patoises dont sont affublés un grand nombre de mots ; néanmoins, des expressions, qui ont une véritable saveur du terroir, dénotent que l'auteur connaissait les ressources de nos dialectes et qu'il en possédait le génie. Tel est un des principaux motifs qui nous ont engagé à donner dans le Bulletin de notre Société les œuvres de Matossi, dignes par le fond et par la forme de prendre place dans une collection de nos poètes patois.

En terminant cette notice, il convient de faire connaître l'opinion de l'historien des *Ariégeois* (1) sur Matossi, dont il ne pouvait oublier de placer le médaillon dans la galerie de nos illustrations locales.

(1) Abbé Duclos, *Histoire des Ariégeois*, t. III, ch. XII, *Poètes oubliés*. p. 771-775.

M. l'abbé Duclos, ne voyant pas un nom d'auteur sur la brochure, s'est demandé si Matossi était bien l'auteur des satires(1). N'ayant pu se procurer les renseignements que nous avons recueillis, il n'a pas cru devoir, comme nous le faisons, être aussi affirmatif sur la question. Toujours est-il qu'il rend plein hommage au poète. « Une réparation « dit-il, est due à l'auteur de SATIROS ET CANSOUS *d'un habitant de Fouix*, « Ce modeste recueil est une perle dans l'idiome gascon. Si le ba- « gage du poète était plus considérable, il ne faudrait pas hésiter à « le classer parmi les plus brillants bardes du Midi. La *Satiro coun- « tro les poulitiqurs* renferme de nombreuses beautés de style et d'i- « dée ; nous entendons ici, par idée, le bon sens exprimé avec origi « nalité. »

Suit une longue citation, commençant par le premier vers de la première pièce, Moun paure Jeanounet, et finissant par celui-ci :

Ah ! dits en se trufan un autre, qun doumatge !

« On ne saurait mieux entrer en matière, lorsqu'on veut raconter « des cancans et mettre en saillie les manies de quelques provinciaux « se donnant l'air de politiciens. Le poète taille dans le vif et se « montre très pittoresque. »

Suivent d'autres citations.

« Entendez une de ses conclusions Moliéresques :

« *O pharmaciens de Fouix !...*

« Le poète, qui nous semble combiner le dialecte Conseranais avec « l'idiome Toulousain, montre le même talent dans la *Satiro countro « les journals poulitiquos*, qui est de 1832; il s'y exprime sur les excès « et les avantages du journalisme :

« *De satges del temps bieilh*, etc.

.....

« Nous devons songer à la riche organisation de notre poète, à la « souplesse d'esprit qu'il avait reçue de la nature. Comment se dé- « doubler, versifier et inspecter des cuisines ? Rimer et satisfaire la « voracité publique ? Celui qu'absorbe le soin de suivre les infinis « caprices des estomacs, pourra-t-il entendre la Muse. Ici l'axiome « s'impose : On naît poète comme on naît rôtisseur. »

N. B. Notre intention était de reproduire exactement le texte de la brochure, mais nous avons constaté que l'éditeur ne s'est arrêté à

(1) Voici comment, dans une note, M. l'abbé Duclos fait part de son doute. « Le vieil « exemplaire imprimé que nous possédons porte, après le titre, le nom de Matossi Rémy, « simple restaurateur à Foix, écrit à la main. Est-ce le nom du poète lui-même ! Si c'est « vraiment Matossi, on peut le dire l'émule, en toutes choses, de Tribolet.» (T. III. p. 772.)

aucun système d'orthographe. Un mot s'écrit de façons différentes à quelques vers de distance. Dans ces conditions, nous avons préféré suivre la méthode employée par ceux qui, dans notre région, impriment le patois d'après un procédé logique et conforme aux traditions. C'est en vertu de ces principes qu'à la place du *c* à cédille, nous mettons l'*s* simple ou double : *(Franso, pesso)* ; que *lh* tient lieu de *l* mouillé : *(Fusilha)*. Pour l'accent sur l'*é*, il ne se trouve que sur les *e* fermés, capables de former une rime masculine.

SATIRO

COUNTRO LES POULITIQURS DE FOUIX

1823

Moun paure Jeanounet, à tort e de trabes,
Cadun s'occupo à Fouix des publiquis affes ;
Dins toutis les cantous on parlo poulitiquo,
Joubé, bielh, riche, gus, tout le mounde s'en piquo ;
Jou cresi, permofé, se duro pu loungtemps,
Que se caldra per forso amaga de las gens.

L'autre joun, moun amic, te bau beire à Biloto
Estre, l'aire serious coumo l'ase quand troto,
Las mas darré le quiul acousta graboment,
Tres ou quatre badeus, que, les nases al bent,
S'appreston à gouba l'excelento noubelo,
Que dits qu'a recebut d'uno sourso fidelo.
« Uno letro, Messius, que de la bilo d'Ax,
« M'adresson (e sabets que noun be que bertats),
« M'announso Mina (1) pres e touto soun armado

(1) Mina était un chef de partisans qui, pendant la guerre de l'Espagne contre Napoléon, avait pris une part active aux opérations militaires dans les provinces voisines de la chaîne Pyrénéenne. Il s'était fait connaître par sa cruauté envers les Français, au point de rendre son nom légendaire et de devenir un émule de Croquemitaine, que les mères appelaient pour venir à bout des enfants désobéissants. Il n'y a pas cinquante ans, il

« Per un soul batalhou que la tenio cernado ;
« Bingt ou trento canous e quatre cents drapeus
« Soun nostres. » Alabets, aurios bist mous badeus,
En se fretan las mas e se ruffan las celhos,
Rise d'un rire bauch jusquos à las aurelhos.
« Aco ba pla, dits l'un. Nani, dits un segoun,
« Perque fé prisouniers ? nou n'aben pas besoun
« Per manja nostre blad e pouiri nostro palho ;
« Aurio feit fusilha touto aquelo canalho. »
En risen de boun cor poussi un chic pus abant,
E besi Franceset que fasio l'intendant,
Al miey de quatre ou cinq e les y disio : « Certos,
« Les Coustitutiounnels an feit de grandos pertos,
« Disen nostris Ultras , mes an tort, (1) permofe,
« Car benen d'estrilha l'armado de la Fe

n'était pas rare d'entendre une maman disant à un petit insubordonné, qui criait et se débattait : *Calho-te, bau querre Mina.*

Les compagnons du terrible chef n'avaient pas laissé une très bonne réputation ; et ce n'était pas adresser un compliment à quelqu'un de lui dire qu'il était de la *bande à Mina.*

Sous Ferdinand VII, de 1820 à 1823, l'Espagne fut agitée par la guerre civile, qui éprouva particulièrement la Catalogne. Deux partis étaient en présence et se disputaient le pouvoir : les Constitutionnels, qui réclamaient une charte, des institutions libérales, et les Apostoliques partisans de l'absolutisme royal. Ces derniers, soutenus par le Clergé, s'appuyaient sur l'armée de la Foi et avaient établi le siège de leurs opérations à Urgel. En France, les Constitutionnels avaient pour eux le parti libéral, tandis que les Apostoliques étaient défendus par ces Royalistes que leurs opinions exagérées avaient fait appeler les *Ultras.*

Mina avait pris fait et cause pour les Constitutionnels,et tenait campagne en Catalogne, au moment où Matossi représente les politiqueurs de Foix se promenant sur Villote, pour apprendre ce qui se passait du côté de la frontière.

Il arrivait parfois que les vaincus, pour se soustraire à la poursuite et à la vengeance de leurs ennemis, se réfugiaient en France où ils restaient à la charge de l'Administration et des habitants. Aussi l'un des interlocuteurs trouve-t-il mauvais qu'on fasse prisonnière semblable canaille qui n'est bonne qu'à manger notre pain et à pourrir notre paille.

La fortune était changeante, et le vainqueur d'un jour éprouvait quelque temps après un échec ; de là contradiction dans les nouvelles. Il n'était pas étonnant que nos politiqueurs ne s'entendissent pas entr'eux et que chacun prétendit avoir seul raison. « Les « Constitutionnels, disait l'un, ont éprouvé de grandes pertes, à en croire nos Ultras, qui « certes ont tort de parler ainsi, car on vient d'étriller l'armée de la Foi ; elle vient de « perdre général, soldats, armes et bagages. C'est bien dommage, ajoutait un autre, d'un « air moqueur. »

(1) *Mes an tort...* Le sujet n'est pas *les Coustitutiounnels*, mais *nostris Ultras*, ce qui veut dire que si les Constitutionnels ont fait de grandes pertes, comme disent les Ultras, ces derniers ont tort de se réjouir, car on vient d'étriller l'armée de la Foi... Car, si leurs ennemis sont éprouvés, leurs amis sont écrasés.

« Qu'a perdut general, armos, souldats, bagatge. »
« Ah ! dits en se trufan un autre, qun doumatge ! »

M'en fugi, mes pertout acos memos discours,
Toutis à lour esprit dounon un libre cours ;
Moun rasaire es prefet, moun courdounier ministre,
Moun talhur general, enfin, le mendre cuistre,
De la Fransо à rabi reglo les interets,
Quand dedins soun oustal tout ne ba de trabes.

Dasié bau per hasard chez Jean le rasetaire,
E te besi d'amb'el Antoino le fargaire,
Jacques le bignairou, le clabetier Jean-Pol,
E qualquis carretiers dreitis al miey del sol ;
Tu creses bounoment que touto aquelo cliquo
Parlabo des mestiers ; nani, de poulitiquo.
L'un disio braboment : « per jou, s'ero le Rey,
« Tout anirio milhou. » L'autre s'elanso al miey
E dits en caquejan : « per jou, Messius, se l'ero,
« Bous refourmario leu cousselhs e ministero. »
Ah, bah ! crido alabets un troisiemo maraut ;
« Y a loungtemps qu'ambe jou tout aurio feit le saut ;
« Car, bouldrio pas digus, s'ero bostre mounarquo,
« E soulet de l'Estat bouldrio mena la barquo. »

Sorti d'aquel oustal oun regno tant d'esprit,
E de memos prepaus soun pertout estourdit ;
Aici, de mainatjous que ban à las escolos,
Parlon de Labisbal (1) e del Baroun d'Erolos.
Dos fennassos pu lein, en carrejan de fens,
Se dision doussoment : « durara pas loungtemps,
« Asso nou pot dura, les que menon la Franso
« Toutis, hormis le Rey, nou penson qu'à lour panso,
« Mais le Rey, quand beira qu'aco n'es que gourmands,
« Les remplassara leu per de bounis efants
« Que taxaran le pa dous ou tres sous la marquo. »
M'en risi ; per malhur, d'uno talo remarquo,

(2) Labisbal et Erole étaient des chefs de bande qui tenaient campagne en Catalogne.

Le couple qu'ag a bist en coulero se met,
E tout en renegan me trato de berdet,
De federat, d'ultra, de bielh (1) bounapartisto,
E, se n'abio fugit, m'arrincabo la bisto.

Les bourgeses, moun cher, coumo les menestrals,
Parlon pas de re pus, deforo, pels oustals;
Babilhon, es bertat, ambe mes d'elouquenso,
E toutis lours discours manquon jes d'impourtenso.
Mes radoton soubent coumo las pauros gens,
E, se soun pus estruits, n'an pas mes de boun sens.
S'entendios, moun amic, lours sabentos disputos,
Couci remberson tout dins dos ou tres minutos,
Couci cambion dins res un bielh goubernoment.
Fan courre le souldat pu bite que le bent;
Dounon la libertat al pople de Turquio,
Ou del grand Wasingtoun enferron la patrio.
Coumo dits Figaro, tu dirios tout surpres :
« Ah ! que las gens d'esprit soun bestios, permofes ! »

Abouo, Jeanounet, qu'en dins un temps fort drole,
Oun des bounis cirbels aben perdut le mole.
Les aujols n'eron pas ta bauchis que nousauts,
S'el courier del dilus arrribabo dijaus,
N'anabon pas bada dabant le buralisto,
Dreitis, l'el a l'afut e l'aurelho à la pisto,
Demandan à cadun, l'aire tout estounat,
So perque le paquet es estat retardat.

Toujoun me soubendrai so qu'em disio l' miu paire :
« Des affes de l'Estat nou t'en abises gaire,
« Des tius prenne pla soin e beiras que l'oustal
« D'aquelo atentiu n'anira jes pu mal. »

Abio rasou papay e ba sabi de resto,
Mais le poulitiqua gagno coumo la pesto,
E jou que fey aici le proupheto Jounas
Me soun abisat trop des publiquis affas;
M'en es arribat mal e sabi pas encaro
So que m'es reserbat dins qualquo autro bagaro.

(1) Les Verdets étaient, ainsi que les Ultras, les partisans les plus ardents des Bourbons. Les Fédères, au contraire, étaient ceux qui pendant les Cent Jours s'étaient montrés les plus dévoués à la cause de Napoléon.

Me bouldrio courija; mes l'aibre a pres le plec,
S'es feit, en benen bielh, e trop dur e trop sec,
Se pot jes redressa, soun bois es trop rebelo,
Mes se poudio gari qualquo joubé cirbelo,
En li fen descurbi l'espino jous las flous,
Jou sirio, Jeanounet, encaro trop hurous.

Le pople, moun amic, dins soun triste delire,
S'es cresut goubernat toutjoun de mal en pire ;
Escouto-le parla: res nou ba coumo cal ;
La guerro li desplay e la pax li fe mal ;
Nou sab pas so que bol e pourtant toutjoun crido,
E biamo le poude per so que ten la brido.

Reunis endacons trento particuliers
E questiouno un per un aquelis estafiers
Sus le goubernoment que coumben à la Franso ;
Jou boli biure d'ail e de coudeno ranso,
Se nou te fargon pas trento goubernoments,
Pla bestios, de segu, mes toutis differents.

O pharmaciens de Fouix, se sabiots fe de purgos,
Per neteja l'esprit de toutis les Licurgos,
De toutis les Minos, de toutis les Soulouns,
Que passejon en bilo ou dins les embirouns,
Bous caldrio ta pila, ta rempli de taupetos,
Que n'auriots pas le temps de legi las gazetos.

Fouixens, bous ag ai dit, en feit de gouberna,
Tout anirio pu mal se ba fasion ana ;
Ensi, mas brabos gens, ba bous demandi en grasso ;
Demouren, cresets-me, cadun à nostro plasso ;
Que le riche s'amuse à despensa l'argent ;
Que le paure trabalhe, acos es pu prudent,
Que d'ana s'occupa de la causo publiquo,
Quand à peno l'on sab gouberna sa boutiquo.

SATIRO

COUNTRO LES JOURNALS POULITIQUOS

1832

Es hurous, permofe, fort hurous le mourtal
Que n'a james jetat les els sus un journal ;
E que, se le besi li demando noubelos,
Li respound graboment : « las seguels seran belos. »
Aquel a le boun sens que m'a toutjoun manquat,
Mes qu'aurai qualque joun ou sirio pla troumpat ;
Car, de que m'a serbit de legi de gazetos
Que cargarion al mens tres ou quatre carretos ?
Qu'ai gagnat d'y cerca despey quatre-bingts-nau
Des secrets de l'Estat la rousilhouso clau ?
Ai gagnat qu'ai le cap tout ple de balibernos,
E les els pus escurs que dos bielhos lanternos ;
Acos tout le proufit que m'en es rebengut,
Sense coumpta le temps ta bauchoment perdut.

Que creira cependent que cado cop m'arribo
D'embeja le bounhur d'aquelis d'Hautoribo,
Que besen le courrier cinq houros abant jou,
Bounhur que de segu bal pas un abajou ?
Mes que de brabos gens que dins Fouix se passejon
Auta que jou soubent ou beleu mes embejon !

La baucho passiu de legi les journals,
Aura leu penetrat dins toutis les oustals ;
Tabes le boun Diu sab couci se multipliquon,
E quantis de sabents à ne founda s'appliquon,
Que dins de prouspectus de moumounets couberts,
Nous announson que ban refourma l'Unibers,
Que le lucre n'es pas le defaut des habiles,
E que n'an d'autre but que de se rendre utiles.
L'abounat cependent, sense cap de quartier,
Pagara cent bingt francs la ramo de papier.

Acos un fier impot que lebon sus Franceses
Les que nou saben pas que fe de louris leses ;
E tal que pago dreits, sa dits, mes que nou pot,
Trobo pourtant l'argent per un parelh impot.

Nani, la nostro ardou per aquelo lecturo
Nou se councebra jes dins la rasso futuro ;
Nani, les que bendran aprets un floc de temps
Nou creiran pas james al manquo de boun sens,
Que nou fey deboura d'articles d'uno cano,
Oun l'esprit es negat dins un lac de chicano.
Car nostres redacturs nou manquon jes d'esprit,
Toutis n'an, mes helas ! toutis an lour partit,
So que fey qu'en legin dos fulhos oupousados
Bostros oupinius soun fort embarrassados,
E bous troubats plassat coumo le bouyatjur,
Que dins un bel pais, jous un cel dous e pur,
Bey al miey del tableu dount l'esclat l'embirouno,
Dos routos debant el e couneich pas la bouno.

Qunos reflectius per counsequent deu fé
Le qu'on bey cado joun dintra dins un café
E legi jusqu'al founs las coulounos sabentos
De quatre ou cinq journals de coulous differentos ?
Dins le docte fatras oun nado soun esprit,
Couci distinguara qual es le boun partit ?
L'un dits en bel lengatge, en phrasos magnifiquos,
Que le bounhur parfeit es dins las republiquos ;
L'autre amb'un style pur, remplit de magestat,
Que dins l'absoulutisme es la felicitat ;
Aquel bol que le Rey tengo sous dreits del pople,
E l'article es escriut sus le toun le pu noble ;
Aqueste, ple d'ardou, s'ensajo de prouba
Qu'un mounarquo guerrier soul pouirio nous salba,
E l'on debino prou le mourtal que designo.
Enfin, en grandis mots, le cinquieme s'endigno
Qu'aprets tant de malhurs, qu'aben pla meritat,
Le trono jous l'auta nou sio pas replassat.
Per prouba so que dits, cadun cito l'histoiro (1),
Jean-Jacques, Mountesquiu, Augustin ou Gregoiro ;
E le que bounoment bol fé coumparesou,
Nou pot pos descurbi le qu'a tort ou rasou.

(1) *Histoiro,* ici comme en d'autres vers, est pour la rime ; régulièrement il faudrait *historio.*

Mes aco n'es pas res; se cinq fulhos publiquos
Derouton le cirbel des nostris poulitiquos,
Que deben fé, moun Diu, les tres ou quatre cents
Dount fourmilhon Paris e les departoments ?
Las qu'an memo coulou n'an pas memo nuenso,
Dins toutos y a toujoun un chic de differenso;
Ensi, le *juste-miey* d'un celebre aboucat,
N'es pas le *juste-miey* d'un proufessou bantat ;
Ensi le *mouboment* del deputat de Bouno (1),
N'es pas le *mouboment* de l'elut de Narbouno ;
Y a forso *mouboments* y a forso *juste-mieys,*
Toutis an lour journal, se n'an pas cinq ou siex ;
Qualquis unis tabes prouclamon l'exelenso
Del *countro-mouboment* apelat *resistenso ;*
Un floc de gazetiers se fan les defensous
D'un ministero *fort, habile, bigourous,*
Que d'autris gazetiers declaron *incapable,*
E d'autris pus hardits nous dounon per *coupable.*

Se les nostris journals eron toutis aquius,
Encaro ne pouirio rendre grassos à Dius ;
Mes aben les reburs del bounhur de la terro,
Les que bolen la pax, les que bolen la guerro,
Les que n'an pas cambiat (2), les que cambion soubent,
Les qu'aimon lour pais e les qu'aimon l'argent,
L'argent..... En beritat aco 's un grand moubile;
El a tantis attreits surtout per l'homme habile,
Que nostris gazetiers, plenis d'un grand sabé,
L'aimon pla de segu toutis ou gairebé.
Car tout en s'ouccupan de la causo coumuno
Elis negligon jes le soin de lour fourtuno.

Jou me soubeni pla (car jou soun bielh de temps,
Se malhurousoment soun joubé de boun sens),
Jou me soubeni pla des jouns oun las gazetos
N'abion pas coumo bey l'amplou de las serbietos;
Que cinq ou siex en tout, de moudeste fourmat,
S'oucupabon un chic des affes de l'Estat,
E belcop de sourciers, de boulurs e d'histoiros
Que fasion badalha les paures ouditoiros.

(1) Beaune.

(2) Dans *cambiat* la seconde syllabe ne compte que pour un pied, quand, en réalité, elle en forme deux.

Bey tabes, es bertat, les nostres redacturs,
Nous dounon, en passan, d'articles de boulurs;
Mes aquelis boulurs porton finos camisos,
E nou s'assieton jes sul ban de las assisos;
Al countrari, pertout an de cops de capels,
Louris fieris regards nous fen bacha les els.

Des proujets, les journals n'an tabes per centenos,
De roundis, de carrats, de pounchuts coumo alsenos ;
Soun pas chiches surtout de projets financiers,
E nous fen soulement grasso que des sourciers.
Mes se nou parlon pas d'aquelo bielho rasso,
En feit d'encantoments elis an pres la plasso,
En cambian so qu'es blanc ou del pu bel azur
En rouge sanguinous, en negre fort escur.

Ah ! qu'anan debeni dedins aqueste siecle,
Pu lusent que brilhant, mens soulide qu'espiegle,
Semenat de journals, bronchuros e pamphlets,
Oun nou pouden marcha qu'à petitis sautets ?
S'anabon en sautan toutjoun en dreito ligno,
Sense fé zigo-zags coumo le pé de bigno,
Encaro pouirion fé, quoique pla doussoment,
Qualque chic de prougres debes l'entendoment.
Mes quand, per nous guida sus la mar de la bido,
Per nous metre à coubert de la baguo perfido,
Aben forso escribents, pilotos imprudents,
Que nou couneguen pas ni boussolo, ni bents,
E que d'el goubernalh fan un ta pietre usatge,
Del baisel de l'Estat jou creigni le noufratge.

Les satges del temps bielh, disen, es pla bertat,
Que de l'exces del mal pot neiche la santat;
Ensi, beleu un joun l'exces del journalisme,
De sous admiratous pouira brisa le prisme,
Que pintro les journals de ta bibos coulous,
E mudo ta soubent las espinos en flous.
Alabets les tres quarts e miey de las gazetos,
Ambe lour attiralh de brilhantos sournetos,
De debant nostris els fugiran al galop ,
Hurousis s' el restant n'es pas encaro trop.

Ah ! malgré les ecarts de nostro poulemiquo,
Qual es que n'aimo pas la presso poulitiquo?

Que d'un grand escribent n'admiro la bertut,
Quand le bounhur public es soun unique but?
De segu n'es pas jou ; rendi trop de justisso
Al satge gazetier brilhant sense malisso,
Qu'escriu per esclaira ta que pot le pais
E que l'ambitiu james nou coundousis ;

Oui certos, aimi tant la libertat d'escriure,
Qu'oun n' es pas en bigou jou nou bouldrio jes biure.
Mais caldrio que le cours d'aquelo libertat
Nou debourdesso pas d'un ou d'autre coustat.
Atal aimi l'aspect d'uno belo ribiero,
Quand de sous bords flourits passo pas la bariero,
E que le pur cristal de sous flots bagamounds,
Enrichis en passan le sol des embirouns.
Mais quand le bent d'auta buffo dins las campagnos,
E fé foundre la neu de las nautos mountagnos,
Quand la ribiero creis de moument en moument,
Redouti le malhur d'un grand debordoment.
« Que te cal ? me diran, aimos la presso libro,
« N'es ? e sa libertat te fé brounsi la fibro ;
« Ensi so que te play t'oufusquo, t'espauris. »
« — Besi que sous escarts troublon nostre pais. »
« — Alabets cal abe recours à la censuro ? »
« Nous preserbe le Cel d'uno talo mesuro. »
« — Hé be, pus que ta pla nous endiquos le mal,
« Endiquo nous tabes le remedi que cal ;
« Ou se, per le trouba, te sentes inhabile,
« Calho-te, nostre amic, e demoro tranquile. »

— Le remedi, Messius, jou l'endiquarai prou,
Mais beleu troubarets qu'es amar, ple d'asprou,
Que y a pas de berjus, d'absinto que le passe ;
E pourtant es le soul, oui, le soul efficasse.
Quand d'un mets qu'aimo pla qualqun s'es affartat,
E que d'aquel affart a perdut la santat,
El nou deu pas tarda, surtout s'es homme satge,
De quitta d'aquel mets le dangerous usatge.
Presque despey le temps que lusis le soulelh,
Toutis les medecis dounon aquel cousselh.

Tristes poulitiqurs, que n'aben jes de resto
Ni d'argent al pouchet, ni d'esprit dins la testo,

D'articles de journals ufladis coum grapaus,
Couci nou sirion pas languissens e malaus?
Uno indigestiu pu forto, pu cruelo,
Que la de l'estoumac, es dins nostro cirbelo,
Mal que dins le secret agrabon trop soubent,
Un gousier presque eichut, un bentre ple de bent.
D'aquel mal se boulen entreprene la curo,
Fugissen per toutjoun l'indigesto lecturo
E la bisto, se cal, de tout papier public ;
Acos en l'arrinquan qu'on garis l'agassic.

Es dur d'abandouna las nostros habitudos,
Quand d'un double lignol le temps las a cousudos ;
Es dur de las quitta ; mais tabe es pla dous
De pensa qu'on a feit un effort generous.
Oui, Messius, generous pus que la Franso entiero
Y fario de proufits de mes d'uno maniero.
D'abord y gagnario las houros que perden
A legi sus papiers so que noun coumprenen,
Houros que dounarion, ensemble ramassados,
Cado joun la balou d'un siecle de journados,
Que garidis en feit del fol poulitiqua,
Pouirion utiloment al trabalh appliqua ;
Y gagnarion tabes que las fulhos publiquos,
N'aurion per amaturs que d'hommes poulitiquos,
Riches e qu'an le temps e la capacitat
De poudé se plounja dins les affes d'Estat.
E quand n'aurion jes pus d'abounadis mazetos,
Beiriots degringoula boun noumbre de gazetos,
De que les redacturs al general proufit,
Emplouiarion tabes lour temps e lour esprit.

Oui, le gazeteja, belcop mes qu'on nou penso,
Del paure menestral agrabo la souffrenso ;
L'article, que dasié li charmabo l'esprit,
Bey el es courroussat del beire countrodit.
S'aimo le Poulounes e detesto le Russo,
El es tout endignat countro le rey de Prusso.
E, se redouto enfin l'esprit de libertat,
Li semblo que le bey neiche de tous coustat.
Hélas ! que le siu sort es triste e miserable !
De soins e de trabalh el se rend incapable ;

Car, couci trabalha quand on a le cap gros
D'articles e discours que nou digero pos ?
Couci pla coundousi l'oustal e la familho
Quand le cor es sarrat ou de coulero grilho !

De dignes artisans, d'hounestes bignairous,
Qu'on bey à cado pic d'un aire serious,
Accoupla qualquis mots d'uno fulho publiquo,
Ou barlingobarlan gazoulha poulitiquo,
Sus affes del pais fan les hommes sabents,
Quand les jutjon helas ! al rebes del boun sens !
Taleyran, en sinnan soixanto protoquolos,
Les y fé debita cent millo faribolos,
E sul duc de Reichstadt e l'efant d'Holirood (1).
Elis fan de roumans à tiro-la-ligot ;
Pels unis tout ba mal e n'an pu d'esperenso,
Pels autris tout ba pla, mes caldra patienso.
Qualis soun les qu'an tort ? Toutis certanoment ,
Qu'atal perden lour temps fort inutiloment
A s'occupa d'oubjets que lour biron la boulo,
Quand beleu n'an pas sal à bouta dedins l'oulo.

Oui, toutis en atal, proudigan nostre temps,
Qu'emplouiarion milhou s'abion mes de boun sens.
Oui, quand nous ouccupan des affes de l'Europo,
Al pays des broulhards nostre cirbel galopo,
E pendent que se perd dins lour escuritat,
Neglijan milo soins qu'exijo nostre estat.

Ah ! certos nou soun jes d'aquelos gens que disen
Qu'acos un grand malhur que les hommes s'estruisen.
Nani, ba disi pas, mes y'aurio de mouyens
Milhounis per ourna l'esprit des citouyens,
Surtout des qu'an besoun de se gagna la bido,
Que del gazeteja l'habitudo perfido.

Que gagnan à sabe so que les poutentats,
Per doubla lour poudé, fan dins louris Estats ?
Que nous fey de legi quel quatrieme Guillaume
Tiro mal d'estre en pax al miey de soun rouyaúme ?
Que mestre Ferdinand e mestre Doun Miguel,
Risquon dins un bagard de perdre lour capel,

(1) Le fils de Napoléon Ier et le Comte de Chambord qu'on appelait parfois au commencement du règne de Louis-Philippe, l'enfant d'Holirood, parce que son grand-père Charles X s'était réfugié dans ce château situé en Ecosse.

E, beleu so qu'es mes, la boulo que les porto ?
Que faren d'un firman de la sublimo Porto,
D'un ukase que fey ressourti l'embarras
Oun despey qu'a *gagnat* se trobo Nicoulas ?
D'aprene que le Grec, Alger e la Belgiquo,
An bist se derenga lour bielho mecaniquo ?
Enfin, e milo oubjets que n'an pas de rapport
A la pousitiu que nous a feit le sort ?

Les roumans nou soun jes une bouno lecturo,
E jou plagni l'esprit qu'en feit sa nourrituro ;
Cependant baldrio mes enca legi roumans,
Memo des que soun ples de dounjouns, de brigands,
Que de perdre les els sur de tristos noubelos,
Que nous cremon le sang e secon las cerbelos.

En Franso, de segu y a mes d'un gazetier
Que del siu noble estat nou fe pas un mestier,
E dount la soulo ardou del be que le counsumo,
Guido l'esprit proufound e dirijo la plumo.
Mes, malhurousoment, sur tres ou quatre cents,
Y a nau ou dex atal, beleu encaro mens.
Que les distinguara de la foulo coumuno
Qu'a per unique but d'ategne la fourtuno,
E que, per oubteni sas brilhantos fabous,
Bouto l'esprit public sense dessus dejous ?
Nou sira pas nousaus qu'auren aquelo adresso ;
Aben la pel del cap un chicot trop espesso.
Ensi, per repeta so que d'abord ai dit :
Daichen poulitiqua las soulos gens d'esprit,
Que trobon cado joun louro soupo trempado,
Sense abe le souci de gagna la journado ;
E nousaus, paurilhous, qu'aben aquel souci,
Libren nous al trabalh, se pouden reussi,
E quand nous daichara qualquis mouments de libres,
Nouirissen nostre esprit del suc de bounis libres ;
Atal auren la pax e la tranquilitat
De segu dins le cor e beleu dins l'Estat.

HYMNO

A LA MEMORIO DE NAPOULEOUN

1822

AIRE : *Mon pauvre Chien ne me quitte jamais*

Aprets un loung e doulourous silenso,
Qu'ai pla gardat, hélas ! à countro cor,
Noble debe de la recouneisenso,
Per te rempli, ma muso pren l'essor.
Le qu'a rendut ma bido fourtunado,
Dins le toumbel es la proyo des bers,
Soun noum, que tout soul bal mes qu'uno armado,
Nou pot jes pu fe trembla l'unibers. } *bis.*

Napouleoun, l'inexorable historio
Anira dire à la pousteritat,
Ambe les treits qu'an agrandit ta glorio,
Las actius qu'an ternit soun esclat.
Per uno ley del Rey de la naturo,
L'homme parfeit es un estre ideal ;
Mes de segu dins la rasso futuro,
Diran qu'as feit mes de be que de mal. } *bis.*

L'illustre chef d'uno embencible armado,
En la guidan, dirijo les sabents
Que ban foulha dins l'Egypto estounado
E soun historio e sous biellhs monuments ;
D'aquel accord d'un generous couratge,
Des belis arts et d'un sabe proufound,
N'es resultat un magnifique oubratge,
Que dins mil ans n'aura pas de segound. } *bis.*

Las factius desoulabon la Franso,
Le sang Franses coulabo amount, abalh,
De soun baissel Napouleoun s'elanso,
E de l'Estat sesis le goubernalh ;
A sous accents la discordo s'embolo,
Les denounsats besen toumba lours fers,
Del qu'a perit la beuso se counsolo,
Les exilats ban quitta lours deserts. } *bis.*

Les artisans de la guerro cibilo,
Espoubentats, fan lour soumissiu,
Cadun repren al bilatge, à la bilo,
Le culte sant de sa religiu ;
Les grands camis soun coumo per miracle
Desbarrassats d'un brigandatge affrous ;
Les emigrants s'en tournon sense oustacle
Dins lour pays recoulta las fabous. } *bis.*

Del grand Louis le siecle es admirable,
Es bel aquel del dexieme Leoun ;
Mais per l'utile unit à l'agreable,
Es pla pu grand le de Napouleoun.
Del Mount Cenis la routo audaciouso,
Le port d'Ambers e le pount de Bourdeus,
Malgré les crits de la tourbo jalouso,
Seran citats à las darnieros neus. } *bis.*

Dins l'ancien temps que las leys eron satjos !
James Minos, Licurguo ni Souloun,
N'an pas feit res que balguesso dos pajos
Del grand reculh qu'a perdut un bel noum.
Code cibil, cap-d'obro de genio,
Un joun beleu regiras l'unibers,
E le que t' a dounat à sa patrio,
Dessus un roc a perit dins les fers. } *bis.*

Fieris efans de la bielho Angloterro,
Abets cresut de coumbla nostris mals,
Quand le hasard, que presido à la guerro,
Bous a librat le pu grand des mourtals.

Soun sort cruel fuc predit à l'abanso;
Debio peri, boulhio nostre bounhur,
Mes s'éro 'stat l'enemic de la Franso :
Nous auriots dit : gardats bostre Emperur. } *bis.*

Foix, imprimerie GADRAT Aîné, rue de Labistour. — 2342.